

René Troin

Teppaz, SLC & Co

Chroniques en chansons



Crapauds & Rossignols

Sous la Cape

TEPPAZ, SLC & CO



AUTRES LIVRES DE RENÉ TROIN

CHEZ DELEATUR

Vingt Palindromes, les Minilivres, 1998.

Douze Aventures de Câlina et ses amis, les Minilivres, 1999.

On se fait à l'idée et c'est Moi qu'on assassine, les Minilivres, 2000.

La Crau (Arizona), la Compagnie des Indes oniriques, 2002.

How I Met Bob / Comment j'ai connu Bob, les Minilivres, 2003.

La Dame de la Beauté, les Minilivres, 2003

(repris dans *Des nouvelles de Deleatur*, Ginkgo, 2006).

CHEZ GINKGO

Contributions à *La Cuisine (très) facile*,

recettes pour débutants et maladroits (collectif), 2006.

Georges écrit (roman avec bonus, collection Biloba), 2007.

CHEZ SOUS LA CAPE

Chantier Schéhérazade, 2012.

CHEZ L'HARMATTAN

[Avec Pierre Delorme et Floréal Melgar]

La Chanson des trois gars, 2015.

**Les éditeurs remercient les éditions L'Harmattan
de les avoir autorisés à publier plusieurs textes
(signalés en note, en fin de notice)
déjà parus dans l'ouvrage
coécrit avec Pierre Delorme et Floréal Melgar
La Chanson des trois gars, paru en 2015.**

René Troin



Leppaz

SLC & Co

Chroniques en chansons

Crapauds & Rossignols
Sous la Cape

Table des matières

| | |
|---------------------------------------|----|
| Avant-dire | 9 |
| Pour commencer | 11 |
| Lettre à Alice | 15 |
| Voix grave et costume gris | 17 |
| Deux jours par semaine | 19 |
| Gentlemen et vortex | 21 |
| Salut à SLC | 23 |
| La persifleuse avait ses cibles | 27 |
| Pions machiavéliques | 29 |
| Twist and truite | 31 |
| Vous dansiez, jolie môme? | 33 |
| Douze! La faute au blues? | 35 |
| Sans cœur pour la cible | 37 |
| Vers le sacré | 39 |
| Pour se faire plaisir | 41 |
| Dans le bureau du proviseur | 43 |

| | |
|--|----|
| <i>Les « Réflexion faite »</i> | 47 |
| Soyons sages | 49 |
| Apprenons des chansons..... | 51 |
| Le sort du fiacre..... | 55 |
| Des vers renversés | 59 |
| | |
| <i>Les « Billets »</i> | 63 |
| Qui manque à qui? | 65 |
| Propos énervants | 66 |
| C'est le bouquet!..... | 67 |
| L'un dans l'autre, c'est pas évident | 68 |
| La mémoire qui chante..... | 69 |
| Un prof | 71 |
| Le sort des artisans..... | 72 |
| | |
| <i>Les « Editos »</i> | 75 |
| À deux coups de pied de Jonny..... | 77 |
| Profitons qu'il fait beau..... | 79 |
| On joue? | 81 |
| J'écris sous, sous, sous vos chansons..... | 83 |
| Une carte postale de Montparnasse..... | 85 |
| | |
| Et enfin un « Bonus » | 87 |
| | |
| <i>On se fait à l'idée, et c'est Moi qu'on assassine</i> | 89 |
| <i>How I met Bob (Comment j'ai connu Bob)</i> | 97 |

AU DÉPART, il y avait deux gars, deux amis, qui se connaissaient depuis près de quarante ans et qui laissèrent un troisième personnage, rencontré sur un réseau social, se glisser dans leur amitié pour créer ensemble un site internet, «Crapauds et Rossignols»¹, consacré à une passion commune, la chanson. Au cours des mois précédents, sur ce réseau social, dans les nombreux échanges consacrés à la chanson, et plus particulièrement à ce que nous allions par la suite appeler ironiquement la CFQ (chanson française de qualité), un rapprochement s'était opéré entre nous par la façon de traiter le sujet. À l'hystérie, le péremptoire et l'invective, souvent présents dans les débats entre amateurs et spécialistes, nous préférions de toute évidence la modération, l'autodérision et l'humour, même si le sérieux n'était bien sûr pas absent de nos réflexions.

Cela nous amena donc à nous regrouper de façon à proposer aux lecteurs, de manière plus assidue, le fruit de nos cogitations et humeurs. C'est ainsi que «Crapauds et Rossignols» vit le jour, en septembre 2013. Il nous semblait que cette aventure lancée par trois sexagénaires, comme celles que l'on entreprend entre copains à l'âge des enthousiasmes, allait durer sinon éternellement du moins quelques bonnes années. Mais une sale maladie nous a privés de notre ami René Troin au mois de janvier 2016, nous laissant quelque peu désespérés.

1 <http://www.crapaudsetrossignols.fr/>

C'est pour lui rendre hommage que nous vous proposons ici une sélection d'articles de notre ami disparu, piochés dans les diverses rubriques qui composent notre site. Y figurent donc quelques billets d'humeur, quelques réflexions, quelques éditoriaux, et aussi nombre de chroniques rédigées pour la rubrique dont René Troin avait l'exclusivité, « Teppaz et SLC », dans laquelle il se plaisait à sortir de l'oubli des artistes au succès éphémère des années soixante.

Il nous semble que cette sélection reflète fidèlement les qualités de notre ami: sa grande érudition en matière de chanson, son goût de la précision, son amour de la langue et son humour.

Pierre Delorme et Floréal Melgar

Pour commencer

LE MATIN DE NOËL de 1964, j'ai découvert un Teppaz là où j'espérais un beau livre. C'était un modèle Oscar, blanc cassé, je m'en souviens. Et j'en ai pris grand soin, je promets. Quand je l'ai donné, sept ou huit ans plus tard, à une petite-cousine qui lorgnait dessus, la couleur n'avait pas bougé. Moi, j'étais passé à la stéréo. Et j'en ai mis du temps avant de regretter le son du haut-parleur niché dans le couvercle. Jusqu'à ce qu'il remonte comme une madeleine un jour de Cidisc, à Paris. C'est le rendez-vous des collectionneurs de disques. Deux fois par an, on s'y presse. Certains même font la queue deux heures avant l'ouverture (et il faut y aller porte de Champerret; quand on n'habite pas celle d'à côté – c'est un voyage), histoire d'être le premier à mettre la main sur le 45-tours Philips 432 724 BE sans titre sur la pochette (une bizarrerie due à l'inattention d'un ouvrier d'imprimerie, vite rattrapée par un de ses collègues, mais quelques exemplaires ne sont pas passés au pilon), des fois qu'un marchand spécialisé en Johnny Hallyday en aurait un exemplaire sous le comptoir. Cette fois-là, j'ai à peine dépassé l'entrée, happé par un stand où étaient exposés des Teppaz couvés des yeux, aux verres épais, par un mec un peu gras et lunaire. J'ai pointé un tourne-disque d'un index que je voulais pas plus ému que ça :

« Vous le vendez combien ? » j'ai demandé.

Le bonhomme a dit un prix non négociable, qui se payait

en francs liquides. Pour être heureux, on paie comptant.

Comme je n'avais guère sur moi que de quoi acheter le 45-tours Polydor 27311 de Leny Escudero, et, pourquoi pas, le numéro 36 de *Salut les copains*, où pages 22 à 25 et 120 Jean-Marc Pascal et Benjamin Auger racontent leur rencontre avec un Bob Dylan « pas commode », le type m'a écrit à lettres appliquées son adresse. Et nous sommes convenus d'un rendez-vous.

« Sonnez à l'heure exacte. Je n'ouvre pas si je n'attends personne », m'a-t-il prévenu avant que je m'éloigne.

J'ai tout oublié de sa rue. Sinon qu'elle se trouve dans ces confins du seizième arrondissement, ce Paris où l'on ne va jamais sauf si on y habite. Ou si on s'appelle Patrick Modiano.

Comme j'étais en avance, j'ai un peu traîné dans ce quartier hautain en veillant à ne pas trop m'éloigner de l'immeuble rouge que j'avais pris soin de repérer.

À l'heure dite, j'ai sonné. Un chien s'est jeté de l'autre côté de la porte. Il a aboyé un long moment avant qu'une voix brutale ne l'arrête. J'ai attendu encore pendant que, je supposais, on enfermait la bête.

Enfin, la porte s'est ouverte :

« C'est bien vous, a dit mon bonhomme. Entrez. »

L'endroit entier baignait dans l'ombre à peine contrariée par la lumière de quelques ampoules nues. Des étagères couraient dans le couloir, chargées d'électrophones dans un état de restauration plus ou moins avancé.

Suivant toujours le type, j'ai vu, derrière une porte vitrée, un lit de camp sans draps ni couverture et, dessus, le chien. Silencieux désormais. Je me demandais s'il vivait là avec son maître, ou si ce dernier l'abandonnait le soir pour rejoindre un home plus amène, en lui laissant la garde de ses trésors.

Le type parlait maintenant. Il m'expliquait qu'il avait des correspondants dans toute la France, qui fréquentaient pour

lui les brocantes et les puces. L'état des appareils n'avait pas d'importance. Il récupérait les pièces.

Au fond de l'appartement, dans une cuisine sans odeurs, il me montra un Teppaz posé sur une table en Formica. Un Oscar, comme dans mon adolescence, mais du type Senior (normal: j'avais vieilli).

«Voilà le vôtre, il m'a dit. Vous avez de la chance. Il appartenait à quelqu'un de très soigneux. J'ai même retrouvé le bon de garantie dans le boîtier. Je vous l'ai laissé.»

Avant que je m'en aille, il m'a encore dit son métier. Il était promeneur de gens dans Paris.

En attendant le métro, dans une station vaste et vide comme une cathédrale, je fredonnais la première chanson que j'ai jouée sur un Teppaz: *Tchick Tchang* de Monty. Eh! oui, c'est par là que j'ai commencé.²



² Texte publié dans *La Chanson des trois gars*, de Pierre Delorme, Floréal Melgar et René Troin, collection «Autres Chants». © Éditions L'Harmattan, 2015.

Lettre à Alice

Chère Alice,

COMME TU L'AS FAIT remarquer à ton papa, tu trouves ce site agréable à lire, sauf «Teppaz et SLC», car tu as un peu de mal, vu ton jeune âge (tu es née au début des années quatre-vingt), à voir ce que recouvre ce nom et ces initiales.

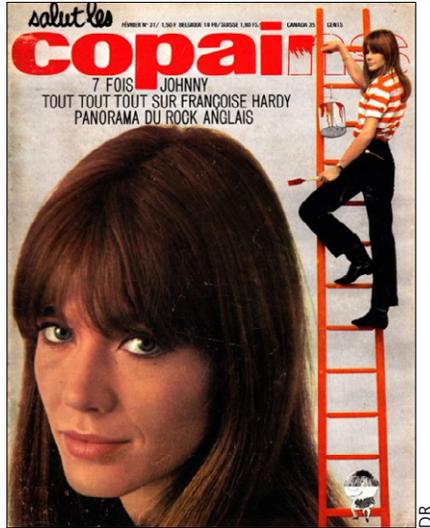
Deux images et un son valent mieux qu'un long discours, je m'en tiendrai, pour l'heure, à l'essentiel. Le Teppaz est l'électrophone portable (une fois refermé, il avait l'apparence d'une élégante valisette) emblématique des années soixante. «Tourist», «Oscar», «Octave»... Qu'importait le modèle, pourvu qu'on ait le son si caractéristique qui sortait de son haut-parleur (si la variante stéréo existait bien, elle était rare et, personnellement, je n'en ai jamais vu qu'en photos).

Quant à *Salut les Copains* (eh! oui, SLC, c'est ça), ce fut, dès 1959, une émission de radio qui, vu son succès exponentiel auprès des adolescents qui l'écoutaient en même temps qu'ils dévoraient leur quatre-heures, donna naissance trois ans plus tard à un magazine mensuel consacré à la vie des idoles, mais pas seulement.



DR

Voilà, Alice, j'espère avoir éclairé ta lanterne... (Au fait, tu sais ce qu'est une lanterne? Je te demande ça parce qu'on n'en voit plus guère.) Quoi qu'il en soit, je te le dis tout net: je ne renoncerai pas à «Teppaz et SLC» pour «Mange-disques et *OK Magazine*». ³



³ Texte publié dans *La Chanson des trois gars*, de Pierre Delorme, Floréal Melgar et René Troin, collection «Autres Chants». © Éditions L'Harmattan, 2015.

Voix grave et costume gris

SUR MON TEPPAZ, j'ai écouté *Dans la nuit*. Les Bab's, c'est un de mes premiers souvenirs de concert. De gala, plutôt, comme on disait dans les années soixante, pour évoquer l'unique et prestigieux spectacle annuel qui ouvrait la fête du village. C'était en 1964. Une paire d'années plus tôt, Hugues Aufray avait hissé les voiles du folk, et les trois Bab's



pagayaient dans le sillage du *Santiano*. Leur premier succès, *Dans la nuit*, était du genre exception qui confirme la règle: un récitant à la voix grave déroulait le fil de ses nuits d'amoureux tourmenté sur fond d'orgue jazz et de chœurs lointains. Sur scène, ils sont restés le temps de trois ou quatre chansons. C'était leur lot de « vedettes anglaises » de John William, lequel venait de négocier son virage *negro spirituals*. Ils n'ont pas chanté *Dans la nuit*. Sur le coup, j'ai été un peu déçu. Et puis, je me suis dit que ça n'était pas facile d'imiter l'orgue Hammond avec une guitare acoustique. C'est le plus grand des trois qui tenait l'instrument. Il avait la voix grave, celle de *Dans la nuit*, et un costume gris au pantalon trop court pour ses jambes. Et, à moi, petit spectateur pétri de compassion, ça m'a fait de la peine. Comme ils saluaient avant de regagner la

coulisse, le présentateur a dit les noms des membres du trio. J'ai oublié les deux premiers. Mais pas celui de Jacques Yvart. Et quelques années plus tard, quand je l'ai entendu, seul maître à bord de sa carrière, chanter *Le fils du capitaine Achab*, c'est l'image du gars trop grand pour son costume qui m'est revenue. À quoi ça tient qu'on n'oublie pas...⁴

⁴ Texte publié dans *La Chanson des trois gars*, de Pierre Delorme, Floréal Melgar et René Troin, collection «Autres Chants». © Éditions L'Harmattan, 2015.

Deux jours par semaine

SUR MON TEPPAZ, j'ai écouté *Le Dimanche et le Jeudi* par Jocelyne. Nous sommes en 1964, la chanteuse a treize ans et une voix plus grande que son âge. Comme Brenda Lee, son modèle américain, dont elle adapte ici *Lonely Lonely Lonely Me*. Ce qui donne en français taillé exprès pour elle :

Le dimanche et le jeudi. Qui étaient alors les « deux jours favoris » des écoliers (et de leur « maîtresse aussi », comme le soulignent malicieusement les paroles). Et c'est là qu'on voit qu'une chanson anodine peut, avec le temps qui passe, prendre une dimension historique. « *Quand le dimanche est fini / On est à trois jours du jeudi / Et quand le jeudi est passé / Le dimanche est vite arrivé.* » Plutôt que de chercher leurs phrases, les grands-parents choisiront ce quatrain de Pierre Saka pour

expliquer aux petits-enfants qu'à leur époque (quand un demi-siècle s'est écoulé, on n'a pas d'autre choix que d'appeler les choses par leur nom), si on échappait à l'école le jeudi, on y passait, en revanche, toute la journée du samedi. Arrivés à ce point de leurs souvenirs, les plus honnêtes préciseront que la



dernière heure de classe était le plus souvent partagée entre le choix d'un livre de bibliothèque et le dessin d'une frise... Une quoi, grand-papa?